

Introduction

Un jour, un matin, sur un terrain de jeux, deux enfants regardent un chantier s'installer. Les enfants sont perplexes : qui sont ces nouveaux venus ? Que font-ils ? À quoi servent les machines qu'ils installent ? Un enfant s'approche d'un ouvrier. L'ouvrier lui explique gentiment : on travaille, on construit des maisons. Il tapote la tête de l'enfant et le congédie. Un sourire, un geste amical mais pas de réponse claire aux questions posées en observant le chantier qui s'installe sans préavis, transformant l'environnement quotidien. Ces deux enfants deviennent les témoins d'un changement qu'ils ne comprennent pas mais qu'ils observent, et que, parfois, ils rejouent, à leur échelle. Ce rapport des enfants au chantier est interrogatif et riche d'images poétiques. En retour, cet ouvrier semble condescendant. Il ne souhaite pas partager ses projets et ses savoir-faire avec les enfants. Ce jour-là, il n'a pas le temps, ne prend pas le temps.

Cette situation représente la première interrogation face à un chantier : qu'est-ce qu'un chantier ? Que font ces hommes et ces machines ? La présence du chantier est évidente : il est là. Mais pourquoi ? Son objectif, son déroulement et les conséquences de sa présence sur l'environnement et le quotidien sont plus flous. L'imagination complète les connaissances partielles des enfants. Choisir de faire un travail de recherche sur le chantier tient de ces interrogations premières face à une réalité évidente, en partie imaginée parce qu'incomprise.

Chez eux, à la bibliothèque, les enfants peuvent se référer aux documentaires, aux albums illustrés qui décrivent les chantiers. Ces représentations permettent de regarder à l'intérieur du chantier. De nouvelles machines apparaissent qui mettent en œuvre des matières premières. Leur action est décrite : « La bétonnière prépare le béton composé de sable, de gravier et de ciment mélangés avec de l'eau. » [Collectif, 1995] Les hommes ont un métier et réalisent une action précise : « Les ferrailleurs assemblent des tiges d'acier. » L'intérieur et l'extérieur du chantier sont présents à travers les deux méthodes de production de béton, sur place avec une bétonnière ou à l'extérieur : « Quand le béton n'est pas préparé sur le chantier, il est apporté par un camion-toupie. » Le chantier lui-même est symbolisé par un ensemble de vues qui permettent d'expliquer les différentes phases. Chaque scène est isolée. Il n'y a pas de

continuité entre les actions. Le chantier est fragmenté en un ensemble de tâches. Le chantier est technique, coloré, grand. Les hommes se mettent à plusieurs pour assembler les fers à béton, manœuvrer la trémie et couler les murs.

Les textes expliquent succinctement les actions. Malgré cela, de nombreuses questions restent sans réponse pour l'enfant observateur : qu'est-ce qui se construit ? Comment s'appellent ces échafaudages sur lesquels les hommes sont montés pour couler le béton ? D'où viennent le sable et le gravier que la bétonnière malaxe ? La curiosité suscitée par les chantiers est une donnée initiale et une hypothèse importante de ce travail. Curiosité des enfants, des passants, mais aussi des urbanistes, architectes, aménageurs et sociologues avec qui ce travail est mené. Chacun comprend le chantier selon sa formation, son expérience, son point de vue. Chacun est attiré différemment par ce lieu de vie, d'actions, de construction.

En feuilletant les livres pour enfants dédiés au chantier, le lecteur prend de la hauteur en se hissant au niveau de la cabine du grutier. Le chantier est dessiné en plongée, entouré de palissades, de routes, d'un front bâti et d'une ville qui s'étend en dehors du cadre de l'image. Par-dessus la palissade, un panneau de chantier est tourné vers la ville. La palissade s'interrompt pour laisser entrer les hommes et les machines. Des bungalows de chantier sont installés à proximité de l'entrée du chantier. Une grue tourne au-dessus du chantier, débordant ses limites pour survoler la rue. Le chantier s'inscrit dans un environnement bâti, issu de chantiers précédents. D'en haut, la structure de la ville apparaît à travers ses îlots cadrés par des rues et des avenues. Les passants sont presque invisibles. Le mouvement de la ville est représenté par les voitures qui circulent. Cette vision offerte par les chantiers d'immeubles de grande hauteur sur la ville a déjà été mise en scène et largement diffusée à travers la photo de Charles C. Ebbets, *Lunch atop a skyscraper*, prise sur le chantier du Rockefeller Center à New York en 1932, présentant des ouvriers assis sur une poutrelle métallique suspendue au-dessus de la ville, qu'on devine à perte de vue. Cette vision surplombante de la ville est ainsi devenue caractéristique des chantiers de construction d'immeubles de grande hauteur dans le centre des villes.

Les murs sont montés. Des étais sont mis en place pour couler une dalle. Le grutier apporte des moellons aux maçons pour construire des murs de refend. Sur les images dessinées, le chantier est très propre. Rien ne traîne au sol, ni poussière ni plastiques d'emballage. Le chantier semble silencieux. En bas, des passants traversent la rue sur un passage piéton. Ils ne lèvent pas la tête pour regarder la grue. Les immeubles paraissent inhabités, les fenêtres ne laissent voir aucun signe de vie. Le chantier côtoie les immeubles, en bon voisin, chacun chez soi.

Cette image d'Épinal porte l'hypothèse majeure de ce travail : ouvrir les chantiers sur la ville à travers la notion de projet urbain, processus abstrait, agencement d'acteurs, d'objets, de temps et d'espaces. L'ensemble bâti de la

ville qui s'étend autour du chantier a été pensé, dessiné. Des propositions politiques et sociales, économiques et techniques ont été élaborées pour aboutir à ce résultat [Lefebvre, 2000 ; Rémy, 2004]. Le chantier en cours est lui-même une pièce de ce puzzle qui s'agrandit, se densifie, s'organise de façon plus ou moins cohérente à chaque nouveau projet construit.

Les chantiers de construction apparaissent comme dignes d'intérêt et sources de questionnement. Que sont ces espaces producteurs de maisons ou d'immeubles collectifs qui vont devenir ville mais ne le sont pas encore ? Grâce à quels processus non montrés des hommes aidés de machines, ou inversement, des machines mues ou relayées par des hommes, mettent-ils en place des matériaux venus d'ailleurs pour construire ces immeubles ? Pourquoi n'y a-t-il aucune représentation de dangerosité alors que les chantiers sont interdits au public, que les enfants n'y pénètrent pas ? Pourquoi sur le chantier dessiné, les hommes, habillés de bleus et casqués, sont-ils si bien différenciés des enfants et des passants ? Comment étudier le mouvement du chantier en contraste avec la ville immobile ? Comment décrire et analyser les relations entre chantiers et processus de fabrication des villes ? Comment ouvrir grand les chantiers sur la ville ?

Pourquoi étudier chantiers et projets urbains ?

Penser le chantier comme une entrée spécifique pour mieux comprendre la ville en train de se faire pousse à ouvrir le chantier comme on ouvre une montre pour regarder son mécanisme. La notion de projet urbain peut être un outil pour ouvrir les chantiers sur la ville, penser leur ouverture pour penser une fabrique ouverte de la ville. L'intérêt pour la fabrique urbaine est aujourd'hui renouvelé et positionne ce travail dans un courant contemporain entre recherche et opérationnalité. En urbanisme, Nicolas Rio parle de la fabrique urbaine du Grand Paris (Partie Prenante, 2018). Dans son ouvrage *Nantes, petite et grande fabrique urbaine* (2009), Laurent Devisme propose d'« examiner la façon dont s'imbriquent les stratégies, volontés explicitées, intentions politiques et l'ordinaire de l'action sur le terrain », mettant au centre de l'analyse le processus de transformation de la ville. En histoire, Hélène Noizet étudie *La Fabrique de la ville*, approche sociospatiale de la morphogenèse de Tours entre le IX^e et le XII^e siècle (2007). Du côté opérationnel, parmi les huit lauréats du Palmarès des jeunes urbanistes 2014, deux revendiquent leur position théorique, critique et d'action par rapport à la fabrique urbaine : l'agence Fabriques Architecture Paysages des frères Janin, installée dans la région lyonnaise, et le collectif GRUE, basé à Paris et à Bruxelles.

La ville peut être pensée comme un espace-temps, un ensemble complexe de lieux et de réseaux où peuvent se développer des visions de transformation, des futurs possibles, un imaginaire collectif [Chelkoff & Thibaud, 1993 ; Ascher, 2001 ; Bourdin, 2010]. La ville est pensée dans un temps long, celui des transformations historiques, tendu entre la quasi-immuabilité de la trame urbaine et les incessantes mutations de densité, de hauteurs, de fonctions [Devillers,

1994; Mangin & Panerai, 1999]. La vie de la ville est marquée par un rythme rapide, l'alternance des jours et des nuits, des lieux fréquentés pendant la semaine ou le week-end, des sensations variées des saisons [Guez & Subrémont, 2013]. Cette représentation se traduit dans une esthétique de la ville, exprimée par la notion de paysage urbain, en mouvement. La ville est un lieu de production, d'échanges commerciaux, de consommation [Cuff, 1992]. Elle concentre équipements, sièges d'entreprises, agences bancaires et bureaux divers : la ville est un lieu d'économie, de bénéfices. Enfin, la ville apparaît comme politique en ce qu'elle est un espace de projet dont les élus et les organismes qu'ils dirigent ont la responsabilité.

Au sein de ces représentations de la ville, le chantier est comme un paysage éphémère et merveilleux. Éphémère, car pour le citoyen, le temps du chantier est un temps limité, bien que débordant souvent des limites temporelles annoncées, et rythmé par les variations d'ambiances entre le jour et la nuit, l'hiver et l'été. Merveilleux parce qu'il développe un parfum particulier, où la technique se mêle à l'extraordinaire. La technique et le progrès semblent permettre l'évolution infinie des outils et des savoir-faire [Simondon, 1969].

Comment étudier les chantiers en lien avec les projets urbains ?

En termes de méthodes, ce travail s'est appuyé sur une première approche bibliographique qui a révélé une dissymétrie du corpus : de nombreux essais existent sur la notion de ville et de projet urbain, peu sur le chantier, rien sur leurs relations. Des manuels techniques et professionnels, des romans, des films, des photos permettent une première construction du concept chantier. Cette hétérogénéité des sources pousse à une recherche de données de première main que j'ai menée dans le cadre d'une thèse en convention industrielle de formation par la recherche (CIFRE), avec l'Agence d'urbanisme de Lyon, en partenariat avec la SERL Société d'équipement du Rhône et de Lyon. À travers une enquête sur la base d'une approche ethnographique matérialisée par un carnet de bord, écrit et photographique, j'ai observé les différents points de vue exprimés sur les terrains d'étude : cinq chantiers en cours dans la région lyonnaise ainsi que les deux organisations de l'Agence d'urbanisme et de la SERL où j'ai mené une observation longue, pendant trois ans, à raison d'un à deux jours par semaine [Arborio & Fournier, 2008; Beaud & Weber, 2010]. J'ai pu observer les professionnels au travail, les réunions internes, participer à des discussions informelles et accompagner les chargés de projet dans leurs réunions de chantier. J'ai également effectué une observation régulière des chantiers depuis la rue et deux temps d'observation négociée d'une semaine en immersion sur deux chantiers : celui du Musée des Confluences et celui de la zone d'aménagement concerté de La Duchère. J'ai pu observer des réunions de concertation et de présentation de projet. Cette approche ethnographique est complétée par une démarche sociologique basée sur 56 entretiens semi-directifs enregistrés. L'organisation d'un séminaire professionnel, au printemps 2012, ouvert aux chercheurs et aux habitants, constitué de visites et de débats

organisés sur les chantiers étudiés m'a permis d'observer les réactions parmi les acteurs et plus particulièrement leurs préjugés sur ce sujet d'étude. Comme le montre Daniel Céfai (1992), les préjugés, qui sont « un passage obligé pour ouvrir un horizon de compréhension », doivent être « neutralisés » en les maintenant « sous surveillance » depuis une épistémologie de la symétrie [Barthe, 2013]. L'explicitation des présupposés permet de prendre un premier recul critique mais n'empêche pas le chercheur d'être engagé entièrement dans son terrain d'étude, d'être lui-même sujet parmi les sujets [Stocking, 1983 ; Joseph, 2007]. Cette recherche emprunte ainsi certaines méthodes d'enquête à la sociologie pragmatique sans pour autant adhérer à l'intégralité de sa démarche.

Prenant en compte les apports de la recherche en convention avec des entreprises mais aussi ses difficultés propres, la position adoptée est celle d'une recherche impliquée. J'entends par là, en suivant la démarche expérimentée par Pascal Nicolas-Le Strat, « une recherche impliquée dans une situation sociale en mouvement, non pas à distance de son "objet" mais en interaction permanente avec les protagonistes, en écoute et en apport réciproques [...]. Cette modalité de recherche demande de s'investir personnellement, de livrer ses représentations, d'engager le dialogue pour être capable d'identifier les écarts et les porosités entre ses propres codes et ceux des personnes rencontrées » [Nicolas-Le Strat, 2013].

Elle se fonde sur l'hypothèse que les échanges réciproques entre science et société, les croisements de regards interdisciplinaires, intercognitifs ou intergénérationnels sont créateurs de connaissances, de nouveaux points de vue, d'une meilleure compréhension de la société partagée par tous. Dans ce processus, l'activité du chercheur, par ses observations, ses entretiens, les réunions auxquelles il participe, suscite aussi des formes d'implication de ses interlocuteurs, révélant des présupposés, générant des tensions qui peuvent aller jusqu'au conflit et suscitant des repositionnements, sur les principes des *Case Studies* développées par Michael Burawoy dans son ouvrage de 1998. Ce type de recherche est alors en capacité de produire des formes de connaissances par l'expérimentation sociale, rejoignant en cela l'anthropologue Alban Bensa qui conseillait à ses étudiants : « Essayez de penser votre "terrain" comme un espace qui vous transforme et qui transforme les gens que vous rencontrez. » [Grelet, Lary, Patouillard, 2008]

Le choix des terrains étudiés révèle le contrat passé entre le chercheur et l'équipe. Ici, les terrains d'étude ont été décidés avec l'entreprise et sont des terrains sur lesquels la SERL était déjà engagée. Grâce à cet accord, j'ai eu accès aux documents classés aux archives et numérisés sur le réseau et aux réunions dont j'avais connaissance. J'ai pu entrer sur les chantiers ordinairement interdits au public et accéder à un grand nombre de documents produits pendant les processus d'aménagement et de construction. J'ai pu régulièrement discuter avec les chefs des projets que j'étudiais, de manière formelle et informelle. Cette ouverture aux terrains peut se faire sans que le chercheur soit lié

contractuellement à l'entreprise, mais l'insertion nécessite certainement plus de temps et l'accès complet aux données est peut-être même impossible. La grande disponibilité des sources d'information se double cependant d'un processus plus insidieux d'autocensure en termes de questionnements et de thèmes de la recherche. Trois points sont ainsi particulièrement absents de ce travail. Une étude sociologique poussée sur la place de l'ouvrier sur le chantier et son rapport à la ville en termes de trajet du logement au chantier, de types de contrats, de nationalité et donc d'accès aux processus démocratiques qui président en partie aux transformations de la ville aurait contribué à une meilleure compréhension des liens entre chantier et projet urbain. Le lien aux habitants est également faiblement traité : des entretiens longs avec des voisins des chantiers et des usagers de la ville en chantier auraient permis de répondre à un certain nombre de questions que pose la relation entre les chantiers et la ville et entre chantiers et projets urbains. L'accès aux entreprises est resté difficile et l'analyse fine de la circulation des matières premières ou transformées mise en place sur les chantiers n'a pas pu être réalisée.

Les entreprises avec lesquelles je travaille ont fait, elles aussi, une expérience ambivalente. En s'impliquant dans ce travail, elles ont pu accéder à des sujets de recherche novateurs questionnant leurs pratiques professionnelles quotidiennes, dans une perspective réflexive « sur mesure ». À la lecture du manuscrit définitif, le directeur général adjoint de l'Agence d'urbanisme était enthousiaste par rapport aux conclusions de l'enquête et aux développements qu'elles pourraient trouver quant aux façons de travailler des urbanistes. À l'inverse, le directeur adjoint de la SERL n'était « pas certain que la SERL y trouve son compte ». En effet, la caractéristique universitaire forte du manuscrit suppose de répondre à des normes qui ne sont pas partagées par les entreprises en termes de contenu comme de contenant. Le rapprochement entre une équipe de recherche et une entreprise impose un exercice de traduction constante. Daniel Céfaï souligne :

Du point de vue de la production des savoirs scientifiques, l'ethnographe est un traducteur : il fait le joint entre plusieurs scènes publiques. [...] Il est sans cesse en train d'augmenter ces savoirs, de les reformuler pour les rendre pertinents, de changer de code selon l'adresse à de nouveaux publics, de multiplier les prises de position selon les enjeux. [Céfaï, 2010 : 468]

Cet exercice de traduction [Akrich, Callon, Latour, 2006 : chapitre 8] a essentiellement été travaillé au sein d'un comité de pilotage réunissant la directrice de thèse et cinq personnes des deux entreprises qui cofinancent le travail de recherche. Cependant, et malgré l'organisation régulière de ces réunions entre les acteurs de la thèse, le processus de recherche salariée génère une triple tension due à des incompréhensions entre les partenaires : tensions temporelle, professionnelle et identitaire [Gaglio, 2008]. La tension temporelle se

créée dès que le chercheur est plongé dans l'agitation organisationnelle alors qu'il devrait se concentrer sur l'enquête de terrain, sur les lectures et sur l'écriture, temps importants du travail de recherche. Au sein de l'entreprise, il risque d'être considéré très vite comme un employé tertiaire de haut niveau et de prendre le rôle de chargé de projet. Ensuite, la tension professionnelle est issue d'injonctions opposées entre l'application directe du sujet d'étude à l'entreprise et le travail universitaire qui suppose un déplacement du regard, une prise de recul. Lors du séminaire *Le Dispositif CIFRE en sciences humaines et sociales* [Serra & Vidal, 2011], un membre invité représentant les entreprises impliquées dans les conventions CIFRE a fait remarquer que « le fait que le doctorant réussisse sa thèse n'est pas essentiel pour l'entreprise. Concrètement, une thèse réussie, c'est une thèse qui a apporté un changement dans l'entreprise, soit dans les modes de pratiques, soit dans les modes de penser ». La tension professionnelle prend racine au niveau de la finalité du doctorat, avec, dès le départ, des attentes divergentes entre l'université et l'entreprise. Enfin, la tension identitaire vient du fait que le doctorant est un étudiant présenté comme un expert alors qu'il est lui-même dans une construction identitaire liée aux premières années de l'âge adulte, au choix de carrière et de recherche, à la formation en cours. Dans ce temps, il est confronté à des publics qui le perçoivent différemment et lui collent des identités très marquées : étudiant à l'université, « thésard bizarre » dans l'entreprise et expert scientifique en situation professionnelle. Ces tensions posent une double question d'identité : « qui suis-je ? », se demande le doctorant qui cherche à se construire et « qui es-tu ? », le questionnent ses collaborateurs et supérieurs qui cherchent à le situer dans leur propre univers. Le risque, vécu par de nombreux doctorants CIFRE, est alors une position incohérente ou du moins très inconfortable.

Évolution du point de vue

Ajouté à cette position de doctorant CIFRE, j'ai également choisi de commencer une thèse après cinq ans d'exercice professionnel en tant qu'architecte maître d'œuvre. Se défaire de ces habits d'architecte pour prendre ceux du chercheur, encore raides des peurs et des fantasmes liés à l'inconnu, n'est pas aisé. Ma stratégie a été d'adopter une posture compatible à cette mue : la figure du candide. En regardant le monde avec des yeux neufs, j'ai pu formuler les constructions de pensée spécifiques à la formation d'architecte pour essayer de prendre du recul par rapport à ses codes. J'ai pu ensuite essayer de me mettre à la place d'un autre, de comprendre la multiplicité des points de vue sur le chantier, le projet urbain et les relations qu'ils entretiennent. Dans un premier temps, j'ai conservé la dimension pratique du métier d'architecte en favorisant les rencontres sur le terrain, les observations concrètes. Au fur et à mesure que mes habits de chercheur s'ajustaient, j'en ai pris les codes, les références et le vocabulaire.

Je me suis appuyée sur ce parcours de découverte pour restituer le travail de déconstruction des catégories à partir du chantier en bas de chez soi puis

de complexification par l'ajout de dimensions techniques, sociales, spatiales et temporelles.

Mon point de vue initial d'architecte formée au projet urbain s'est confronté aux visions des aménageurs, urbanistes, élus et habitants rencontrés dans les entreprises et lors de l'enquête. Le chantier, uniquement vu comme le temps nécessaire à la réalisation du projet architectural, a d'abord pris une ampleur plurielle géographique : les chantiers existent en continu dans une ville. Ils ne sont éphémères et ponctuels que depuis un point de vue fixe, mais dès que le citadin se déplace, il côtoie de nouveaux chantiers. Le projet urbain, pensé uniquement comme temps de conception de l'espace, a lui aussi pris une épaisseur, passant d'une conception architecturale pure à la prise en compte de la multiplicité des espaces-temps opérateurs de la fabrication de la ville. Chantiers et projets urbains sont à la fois des étapes de la fabrication de la ville et des espaces-temps de la ville elle-même. La fabrication de la ville fait partie intégrante de la ville, ce n'est pas un temps qui précéderait la ville.

Mon point de vue initial de citadine intriguée par les chantiers s'est également confronté aux recherches existantes et à l'expérience ethnographique des études de cas que j'ai réalisées. Les premières recherches bibliographiques révèlent une profonde ambivalence du chantier. Certaines analyses ou interprétations données par des romans ou des films dépeignent un chantier catastrophique, cause d'ennuis majeurs, de dépassements financiers désastreux, lieu de travail inique, sorte de purgatoire urbain très éloigné de tout accomplissement ; d'autres, pourtant, décrivent le chantier comme un lieu d'apprentissage, de découvertes humaines et esthétiques fortes. Ces visions contradictoires posent la question des raisons de cette diversité des points de vue.

Mes observations des chantiers en tant que citadine, à la fois sources de nuisances et de plaisir du spectacle, et ma pratique du chantier en tant qu'architecte, sans égard pour son insertion dans la ville, ont révélé un autre écart, celui existant entre les deux sens de « projet urbain » : le sens limité que lui donnent les architectes et les urbanistes ; le sens plus large adopté dans cet ouvrage, incluant les citadins qui vivent et choisissent leur environnement de vie. L'intérêt de ce travail a été de fouiller cet écart, ce fossé entre les acteurs de la ville et ses usagers à travers l'analyse d'un espace-temps particulier et problématique : le chantier.

Chantiers ouverts au public : définitions préalables

Le terme « chantier » désigne des réalités multiples : il est couramment employé pour désigner les chantiers de construction de bâtiments et de travaux publics et les projets politiques, scientifiques, économiques de grande ampleur. Ce terme a évolué au cours de l'histoire et appartient aujourd'hui au langage commun, bien que polysémique et relativement peu questionné. Historiquement, il porte une triple signification : une ou plusieurs pièces de bois servant de support à l'ouvrage, lieu où le travail se fait et représentation métaphorique du travail. La notion de désordre relative au chantier est apparue plus récemment.

Les illustrations montrent souvent le chantier comme un lieu où un travail est en cours. La précision « chantier de construction » est inutile pour les auteurs des ouvrages. Le terme « chantier » désigne en effet principalement les chantiers de construction. Mais cette acception s'est dégagée à travers un long cheminement.

Le Trésor de la langue française édité en 1977 nous rappelle que le terme « chantier », dans ses premières occurrences, au XIII^e siècle, désigne un élément de support, proche de son origine latine *cantherius*: « support, étau pour la vigne, étauçon, chevron » et *canthus*: « pièce de bois ». Simultanément, à partir de 1202, il a déjà un premier sens figuré: « être sur les chantiers » signifie « être tout près de mourir », les corps des morts étant exposés sur des tréteaux appelés « chantiers ». Le dictionnaire de Furetière, publié en 1691, précise que l'idée de support d'un ouvrage se poursuit et se spécialise dès le début du XVII^e siècle: le terme « chantier » est attaché aux travaux de construction navale, le chantier étant le « bloc de bois qui porte la quille d'un bateau en construction ». Aujourd'hui, bien qu'il existe toujours des chantiers navals, le terme « chantier » est surtout attaché au secteur de la construction de bâtiments et des travaux publics. Les significations de « dépôt de matériaux » et « travail de construction en cours » apparaissent par métonymie à la fin du XVII^e siècle. La coexistence de différents usages du terme selon les corporations est remarquée par Diderot et d'Alembert dans leur *Encyclopédie* parue en 1751. C'est à la même époque que l'usage figuré du terme « chantier » apparaît avec la signification d'un travail en cours: « mettre un travail en chantier, sur le chantier, le commencer », nous dit aujourd'hui le dictionnaire *Le Robert*. L'article du *Trésor de la langue française* note que l'extension familière du terme « chantier » à une image de désordre apparaît plus tard, en 1880. Aujourd'hui, « chantier » est couramment utilisé en trois sens: comme « atelier à l'air libre », « travail en train de se faire » et « désordre ».

Les traductions littérales en langues étrangères du terme « chantier » font ressortir le double sens de lieu de la construction et de travail. Le *Baustelle* allemand, le *building site* anglais, le *local de construção* portugais, le موقع البناء arabe ou encore le 施工现场 mandarin sont des mots composés signifiant littéralement « lieu, scène de la construction ». En italien, le mot *cantiere* signifie à la fois « construction technique » et « grand projet ». Le grec εργοτάξιο insiste sur la notion de travail (*ergo*) arrangé, ordonné (*taxio*). L'espagnol *obra*, traduit par « œuvre », met en avant la notion de création par le travail intellectuel et physique qui n'est pas présente en français.

Ainsi, si le chantier peut être défini, dans une première approche, comme un espace-temps délimité de construction et de travail, comportant des dimensions techniques, sociales et professionnelles, organisationnelles et économiques, il ouvre aussi sur d'autres champs pratiques tels que le rapport à l'environnement ou les risques et sur des représentations évocatrices des imaginaires qu'il suscite.

Cette diversité des sens de « chantier » et les différents sens produits par les milieux de l'urbanisme, de l'aménagement, de la construction et par leurs différents métiers est la source de certaines incompréhensions.

Chantiers ouverts au public : pourquoi ? Avec quel objectif ? Au nom de quoi serait-il intéressant d'ouvrir les chantiers ? Ces questions renvoient à un désir de mieux comprendre les villes aujourd'hui : qui fait la ville ? Qui en conçoit les espaces et pour qui ? Comment les concevoir, les réaliser, les faire évoluer et selon quels critères, quels objectifs ? Elles renvoient à la pluralité des acteurs qui se préoccupent de ces questions, aux débats sur les projets urbains, autrefois très virulents, chacun s'appropriant le terme à des fins politiques, opérationnelles, pédagogiques, scientifiques ou le dénonçant [Pinson, 2004]. Ouvrir les chantiers propose de reconnaître les flux entre villes et chantiers, observer les éléments tiers qui appartiennent aux deux mondes, les temps qui évoluent ensemble, reliés, influencés les uns par les autres.

Plan de l'ouvrage

Ce livre se présente en neuf chapitres. Les six premiers chapitres suivent une logique de découverte de l'univers des chantiers et des projets urbains. L'étonnement face au chantier en zone urbaine dense apparaît dès le chapitre 1. Le bruit et la poussière marquent la présence d'un chantier. La palissade le révèle et le cache en même temps. L'analyse de la littérature de fiction dans le chapitre 2 permet de déconstruire le point de vue commun sur les chantiers, temps de la construction représentés isolés de tout environnement urbain. Le chapitre 3 s'intéresse à la relation entre ouvriers et passants. De part et d'autre de la palissade, ils représentent les mondes du chantier et de la ville. Leur relation est constitutive du projet urbain : tous sont citoyens et construisent la ville ensemble. La communication du projet urbain permet de donner un premier sens à la présence du chantier (chapitre 4), l'insérant dans un projet plus vaste, politique, social, économique, architectural et urbain. Par l'analyse d'entretiens croisés avec une bibliographie technique, le chapitre 5 vise à définir qui fait partie du chantier, qui fait partie du projet urbain, à travers la notion d'équipe.

L'ascension au poste de grutier sur le chantier du Musée des Confluences représente un moment fort dans l'élaboration de ce manuscrit. La prise de hauteur spectaculaire permet une mise à plat, comme une vue en plan, de l'insertion des chantiers dans la ville. Vu d'en haut, le chantier est un élément de la ville parmi d'autres, pièce en construction du projet urbain. Où s'arrête le chantier, où commence la ville (chapitre 6) ? Les trois derniers chapitres permettent de continuer le processus de déconstruction et construction des concepts de chantier en lien avec son environnement urbain. Le chapitre 7 s'attache à définir les périmètres spatiaux et temporels du concept de chantier dans la ville, l'ancrage spatial et temporel des chantiers et des projets urbains. L'immersion sur le chantier permet, au chapitre 8, de s'intéresser aux entrailles de la ville, aux nuisances du chantier et de la ville, impensés du projet urbain.

Enfin, le dernier chapitre propose de raisonner en s'accrochant aux problèmes soulevés au sein des chantiers particulièrement liés à leur insertion dans la ville. Ce chapitre 9 a pour objectif de tenter de comprendre certains problèmes concrets qui se sont posés pendant l'enquête. L'ambition de ce travail est bien de mieux comprendre ce qu'est un chantier lorsqu'il s'installe en ville et, plus globalement, comment se fabrique la ville aujourd'hui.